

LE CONTE ET SA DIMENSION PEDAGOGIQUE EN AFRIQUE NOIRE

Ibou Dramé SYLLA

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

xadkor@gmail.com

Résumé

Dans cet article, nous étudions la place du conte dans la structure organisationnelle des sociétés traditionnelles africaines. En effet, le conte y joue une fonction éducative à travers la conservation et la transmission des valeurs éminentes qui leur sont propres. Le conte est inscrit dans le système d'éducation pour participer à l'édification des personnalités prisées par la communauté. Sous ce rapport, la portée pédagogique du conte en fait un projet global de construction de l'humain comme sujet autonome et acteur consciencieux de son rôle dans la marche de la société, voire la vie communautaire. Le conte fait aussi voir la portée des relations intersubjectives dont la fécondité est assurée par des actions positives. C'est ainsi que la promotion des valeurs et principes propres à la communauté se trouvent promues au rang de référence éclairant le comportement des membres de ladite communauté. Avec le temps, le statut du conte semble décliner à l'avantage des innovations technologiques qui placent l'individu dans un autre univers référentiel. Celles-ci suscitent des interrogations sur le rapport à soi de l'Africain.

Mots-clé: *Société, conte, éducation, valeurs, modernité.*

Abstract

In this article, we study the place of storytelling in the organizational structure of traditional African societies. Indeed, the story plays an educational function through the conservation and transmission of the eminent values which are specific to them. The story is included in the education system to participate in the construction of personalities taken by the community. In this respect, the educational scope of the story makes it a global project of construction of the human as an autonomous subject and an actor aware of his role in the progress of society, even community life. The tale also shows the scope of intersubjective relationships whose fruitfulness is ensured by positive actions. This is how the promotion of the values and principles specific to the community are promoted to the rank of reference

illuminating the conduct of the members of said community. Over time, the status of the tale seems to decline to the advantage of technological innovations which place the individual in another referential universe. These raise questions about the African's relationship to himself.

Keywords: Society, story, education, values, modernity.

Introduction

Malgré l'effet dévastateur du temps qui cause l'oubli et la ruine des pratiques autrefois valorisées, le conte semble être un des éléments du patrimoine culturel qui résistent et offrent des possibilités de sa réadaptation au contexte nouveau. En effet, le conte est une activité d'une importance capitale pour l'humanité. C'est dans ce sens que ceux qui ont l'habitude de vivre des moments récréatifs avec la participation de l'atmosphère pour ne pas dire de la nature comme le clair de lune et de la participation extraordinaire des humains dans ce qu'il y a de plus essentiel pour la culture, surtout la culture négro-africaine se montrent nostalgiques. Avec la surabondance de l'image et de la métaphore, la portée pédagogique du conte a fait ses effets sur des générations.

C'est en cela que le retrait du conte ou plus exactement la diminution de sa présence dans l'espace public en tant que lieu de sociabilité se fait sentir. En parlant du conte dans un univers culturel comme l'Afrique noire traditionnelle, nous ne pouvons pas passer sous silence cette mise en garde de M. Diagne : « La relation à la parole dite, comme exercice de la mémoire, encadrée par les lois qui président à l'énoncé et conditionnent l'écoute, fonde les protocoles d'engendrement et de rupture des savoirs ancien et moderne dans l'acte par lequel nous les rapportons l'un à l'autre » (2011, p. 629). Parler du conte dans ce qu'il a de déterminant et qui résiste au temps revient à revoir sa place dans l'économie de l'éducation. La génération actuelle est inscrite dans l'accueil de l'innovation technologique avec le

poste radio ainsi domestiquée jusqu'au smartphone en passant par le téléviseur et l'ordinateur.

Quelle place occupe le conte dans le vécu du Négro-africain ? Quelles sont les missions assignées au conte dans les sociétés négro-africaines ? Ces interrogations nous permettront de voir : en quoi la question de conservation et de transmission du patrimoine culturel a habité l'univers mental des sociétés africaines ? Pour une prise en charge d'une telle problématique, nous nous inscrivons dans la perspective d'Alassane Ndaw pour qui : « [il est] nécessaire de tenter une justification théorique de la thématisation explicite du contenu des visions africaines du monde » (1997, p. 40). La pratique du conte est fondée sur une philosophie sociale qui met en avant l'humain, la dimension qualitative de l'homme. Celui qui écoute gagne toujours, car l'écoute ne conduit pas l'homme à oublier ce qu'il connaît déjà, mais le rend disponible à recevoir de nouveaux enseignements. Notre objectif dans cette étude est de montrer que l'enjeu véritable des mutations socioculturelles tout en changeant le mode opératoire du conte ne doit pas anéantir sa portée pédagogique. Autrement dit, nous tenterons de mettre en lumière que ce qui apparaît nettement dans les contes négro-africains, c'est d'abord un humanisme radical, un humanisme émancipateur qui installe l'homme au cœur du processus de création, donc donateur de sens. Pour ce faire, nous n'oublierons point le fait que les narratifs endogènes, loin d'enfermer le Négro-africain, font de lui un porteur de valeurs qui assurent son plein épanouissement dans un monde où les matrices référentielles se télescopent de plus en plus.

1. Le conte comme instrument d'éducation

Le conte a toujours été une école pour les sociétés où l'oralité est le régime de transmission du savoir faisant de la parole un instrument, mais aussi une réalité incontournable dans

l'économie des rapports humains. Le conteur et son auditoire scellent un pacte moral bâti sur la toute-puissance du Verbe. *Dis, nous écoutons* ou bien encore : *nous écoutons, donc dis*, pourrait être le refrain de l'auditoire. I. M. Diakhaté de camper le décor en tant que matrice référentielle pour la narration à travers cette locution qui a tout d'une invite pour un voyage spatio-temporel : « Cette nuit-là » (2024, p. 12). Le conte est à inscrire dans les veillées éducatives qui meublent les nuits de grande fraîcheur durant lesquelles le temps semble suspendre son vol. Le « *Il était une fois* » que sert le conteur est une locution qui place l'auditoire dans une posture d'écoute active.

Ainsi, la formule inaugurale du conte permet-elle aux deux parties que sont le conteur et l'auditoire d'établir un contrat d'écoute. M. Diagne (2005, p. 130) décline ce contrat ainsi :

Conteur : « Lèeb woon ! »

Auditoire : « Lèep woon ! »

C : « Amoon na fi »

A : « Daa na am »

C : « Ba mu amee yèena fekke ? »

A : « Yaa wax nu dègg »

Chez I. M. Diakhaté (2024, p. 13), le même protocole s'énonce ainsi :

- *Conte, oh conte !*

Nous répondîmes en chœur.

- *Un très bon conte !*

Trois caractéristiques du conte se dégagent à travers ces lignes. Le conte est un récit oral, il est de l'ordre de la transmission – sous le mode de la publicité – et se rapporte à des événements qui ont eu lieu dans le passé. Le principe de la discipline octroie au conteur une place prédominante qui n'est pas forcément une licence dictatoriale. La logique énonciative

du conte place le conteur dans une posture de maîtrise des relents du récit qu'il est appelé à dérouler devant son auditoire. En jouant sur les ressources de son imagination et le drame dans le ton et la mimique, le conteur est celui qui réinvente l'aventure narrative tout en restant fidèle à la trame de l'histoire. Sans cela, il arriverait qu'à la longue, l'auditoire qui se met autour du conteur lui dit sans l'exprimer ouvertement : *dis-nous ce que nous savons*. L'auditoire reconnaît avoir un rapport affectif et complexe avec le réel dans son déploiement multiforme. Mais le génie créateur du conteur l'amène à déjouer l'horizon d'attente grâce aux agents qui font leur première apparition sur scène.

Selon M. Diagne, en fait, « dans une culture orale, il se produit des phénomènes remarquables, qui sont absents ou n'ont pas la même fonction dans une culture scripturaire. On peut signaler, entre autres, le recours fréquent aux images et aux métaphores, et la mise en scène sous la forme d'une histoire qui, à son terme, délivre un enseignement à retenir » (2011, p. 630). Le conte devient, à l'instar du récit mythique¹, une instance de conservation et de transmission du legs culturel. Cela est manifeste dans la distribution des rôles en fonction de ce que la communauté promeut et de ce dont elle n'entend point assurer la promotion. Tout au plus, il devient du même coup l'instance arbitrale à travers la finale qui livre un message, souvent en forme de maxime ou de précepte.

En effet, l'histoire moulée dans un récit, faisant intervenir des personnages qui sortent du cadre humain comme il en vient souvent de voir Buki-l'Hyène, Lèk-le-Lièvre, Nièy-

¹ Le mythe se situe dans une dimension intemporelle, le temps des commencements pour parler comme Eliade, et « raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements » » (M. Eliade, 1963, p. 16). A travers le mythe, les sociétés traditionnelles ont tenté d'expliquer le monde. Aussi faut-il ajouter qu'elles ont été régies par le mythe qui a une double fonction. D'abord, une fonction explicative : le mythe fournit une vision claire du monde en tentant d'expliquer pourquoi et comment les choses ont été créées. En suite, la fonction sociologique est en rapport au fait que c'est par le mythe qu'un groupe social se reconnaît, définit son origine et donne une orientation aux actions individuelles et collectives de ses membres. Plus précisément, à travers le mythe, un groupe social définit son identité en tant que peuple et détermine le comportement des siens. Le rapprochement entre mythe et conte est rendu possible par le fait qu'ils sont moulés, à certains égards, dans le même registre narratif.

l'Éléphant, nous renseigne que cette discipline performative qu'est le récit a une portée sociologique de toute première importance. Le conte, avec les ressources du langage qui instaurent un rapport entre le conteur et son auditoire « donne lieu à une décharge émotionnelle dont la dimension cathartique est évidente » (M. Diagne, 2005, p. 145). Notre auteur met en avant l'importance de la posture du conteur dans le processus discursif en mettant en évidence les trois piliers fondamentaux de la rhétorique : le *logos*, le *pathos* et l'*ethos*. L'action du conteur est élaborée, dans la gestuelle comme dans l'intonation, de sorte qu'elle puisse générer le *pathos* permettant de susciter l'émotion chez l'auditoire. Il écrit : « C'est ainsi qu'on peut voir pleurer une mère devant les aventures de l'orphelin maltraité par une méchante marâtre ou une sorcière, et à qui son enfant a provisoirement prêté son nom » (M. Diagne, 2005, p. 145). Ici apparaît ce que nous pouvons appeler l'identification empathique². B. Dadié (1955, pp. 18-22) dans « Le pagne noir » et B. Diop (1967, pp. 177-188) dans « La cuiller sale » développent la figure de l'orpheline qui n'eut personne dans son entourage pour la sauver de la maltraitance d'une marâtre qui jouit de la tourmenter.

La portée psychologique du conte est vérifiée à travers l'analyse faite par Mamoussé Diagne sur la participation d'un des auditeurs par le conteur qui devient, pour la circonstance, un metteur en scène. La personne ainsi investie d'un rôle dans le conte efface la limite, voire la ligne de partage entre ce qui est de l'ordre de la fiction et la réalité. Autrement dit, le metteur en

² Monsieur Misaal de dire : « Oulimata est une fille extrêmement sensible. Je l'ai eue comme élève en classe de quatrième et je sais de quoi je parle. Une fois, j'expliquais « la mort du loup » d'Alfred de Vigny. Eh bien, à la fin de l'explication, elle pleurait et sanglotait à perdre le souffle. Après ses camarades m'ont appris qu'elle avait trop tôt perdu ses parents » (M. Fall, 2016, p. 139). Les sanglots de Oulimata mettent en exergue la compassion, l'élan du cœur et la force de la rhétorique du professeur. Le narrateur de La collégienne dresse le portrait de M. Misaal en ces termes : « M. Misaal était un merveilleux professeur de français. Il avait le verbe facile, juste et savoureux. Selon son dessein et l'importance des cours. Il changeait de comportement de sorte que ce n'était pas tout à fait le même personnage qu'avaient toujours en face d'elles les élèves. Tel un interprète de grand talent, il pouvait porter un masque austère pour maintenir sa classe dans une attention religieuse ou se muer en comique quand il fallait éviter de faire trop souffrir cette dernière de la pesanteur d'un cours fastidieux » (M. Fall, 2016, pp. 61-62).

scène qui explore et exploite les ressources du discours invite un des auditeurs à participer avec son corps et son esprit à l'élaboration d'une aventure, mais aussi au cheminement du récit qui accompagne pour aller vers un dénouement qui peut être heureux ou malheureux.

Dans ce qui peut être considéré comme la rencontre d'une bouche et des oreilles, le conteur et l'auditoire engagent un certain nombre de compétences particulières, pour une communication réussie. L'enjeu que constitue l'accès au message véhiculé apparaît comme décisif dans l'atteinte de l'objectif du conteur. Cela est d'autant plus crucial pour le conteur que la transmission du savoir dont il est détenteur le conduit à faire usage d'astuces. L'auteur de *Oralité africaine* indique à ce sujet que

l'irruption du conteur dans le texte sert à la fois de pause et de balise. De pause, d'abord, car il a une longue histoire à raconter, ce qui veut dire aussi divertir les gens et soutenir leur intérêt, ne pas les ennuyer. Il est important aussi de la part du conteur de se distancer de sa narration de temps en temps en ramenant les membres de l'auditoire dans le présent, dans la réalité des choses. Il y a donc ce va-et-vient entre présent et le passé auquel s'adonne le conteur. Quant à la balise, elle constitue un signal important dans la conduite du conteur car ce dernier doit se souvenir d'un nombre incalculable de détails. Les balises servent donc à la mémorisation, à la rétention et à la mise en séquence ordonnée ou approximative des différents et nombreux épisodes contenus dans la narration. (S. Diop, 2011, p. 76).

Ceci étant signalé, il nous revient de revenir sur la portée symbolique du conte. En fait, le conte a une portée pour la société, car à travers l'histoire qui est racontée, la société semble

confier à la mémoire vivante les valeurs à promouvoir, mais en même temps les antivaleurs à bannir. La ruse, la discipline, la discrétion, la patience et la persévérance sont des éléments qui participent de ce projet. La société a toujours raison sur l'individu. Toute transgression est une agression ; en poser l'acte c'est être dans la posture d'en assumer les conséquences. Autrement dit, refuser le principe d'autorité, c'est être en mesure d'assumer pleinement sa liberté ; celle-ci ne va pas sans responsabilité. Dans la préface des *Fables*, La Fontaine écrit :

ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. (2006, p. 18).

Pour M. Diagne : « L'aventure racontée, vécue sur le mode de la non-distanciation, devient un destin par procuration. Il faut convenir que ce qui se joue alors dépasse le ludique et le gnoséologique, pour s'enraciner dans l'existential » (2005, p. 145). L'efficacité d'un tel procédé est arrimé à la perspicacité du conteur qui sait mettre le curseur sur un trait de caractère de l'auditeur choisi pour l'associer à l'animal qu'il représente dans le récit. L'auteur de la *Critique de la raison orale* de noter : « l'histoire qu'on choisit dans un répertoire pour la raconter met en place un dispositif expérimental, pour l'illustration et la vérification d'une ou de plusieurs idées. Une fois soumises à

l'épreuve, les idées en question peuvent être adoptées par la mémoire collective du groupe » (M. Diagne, 2005, p. 141). L'arrière-fond du conte obéit à l'idéologie du groupe et « une bonne partie de son code de valeurs s'y trouve consignée » (M. Diagne, 2005, p. 141). Un conte canonisé et ses variantes « établissent une nomenclature des paradigmes de base pour la socialisation, en même temps que les procédés intello-affectifs permettant d'atteindre les résultats comportementaux souhaités » (M. Diagne, 2005, p. 141). Le conte se décline comme un compte-rendu des expériences vécues dans la visée de leur assurer une conservation dans le temps avec la mémoire collective comme support.

En Afrique noire, le registre animalier du conte fait de celui-ci l'instance d'instruction qui se déploie dans la sphère neutre pour ne pas stigmatiser une tierce personne³. Comme l'indique M. Diagne : « Les personnages animaliers offrent des représentations emblématiques, véritables « clichés » rendant possible une classification commode des individus de la société : les courageux du village en seront les lions, et les balourds les éléphants » (2005, p. 145). Notre auteur de signaler qu'« Image et mise en scène n'ont pour critère décisif commandant leur emploi, que celui de l'efficacité ou de la rentabilité pédagogiques » (2005, p. 163). En fait, « Quel que soit le processus, ou le degré d'implication de ces supports animaliers dans le cursus de formation des membres du groupe, ce qui nous intéresse principalement c'est qu'ils renferment des contenus et cristallisent des significations leur permettant, par le biais de la mise en scène, d'exprimer une idée ou une caractéristique qui épuisent, pour ainsi dire, leur définition » (M. Diagne, 2005, p. 144). Il apparaît que le chien est grand querelleur, le taureau est caricaturé comme un animal peu réfléchi, et dont la particularité est de faire usage de la force physique. Ces deux portraits

³ Selon l'auteur des *Fables* : « la Vérité a parlé aux hommes par paraboles » (La Fontaine, 2006, p. 16).

renseignent sur les attitudes et choix des uns et des autres dans le *Walakaamaa*. Un bagarreur s'assagit, le temps aidant.

Pour Tempels, l'homme est ontologiquement inscrit dans un principe suprême qui est la vie. Autrement dit, la vigueur, la force vitale. Tous les hommes entrent dans un rapport intime ontologique où on note des influences et des interactions. Les forces ne sont point indépendantes ni juxtaposées, mais elles se trouvent plutôt dans un rapport mutuel suivant la loi de la hiérarchie. Ce qui donne à voir que rien ne se meut sans que le reste ne bouge. L'homme est un élément vivant du cosmos dynamique avec ses rapports aux choses visibles ou invisibles qui participent elles aussi au grand ensemble. L'homme africain se sent « parent des choses, des animaux, des arbres, dans l'unité indifférenciée de la vie, dans le désir intense de communion au tout en lui et hors de lui » (A. K. Dibi, 1994, p. 34).

Woulo-le-Chien est mis à l'épreuve de la crédibilité et du sérieux, comme pour indiquer qu'à chaque fois que l'on veut parler aux autres, on doit être sincère et n'utiliser que son cœur, car celui-ci ne ment point. Le taureau quant à lui ne se place pas dans un tel moulage. La morale de l'histoire pourrait être : nous sommes dans un monde où quand on fait quelque chose de bien, personne ne s'en souvient, mais quand on fait le mal, personne ne l'oublie.

Le philosophe sénégalais, I. Fall (2010, p. 29) insiste sur la centralité de la nature dans les procédures d'éducation en Afrique noire traditionnelle. Cela tient au fait que l'homme entretient un rapport privilégié avec la nature, étant lui-même un élément de celle-ci. Les animaux et les arbres occupent une grande place dans l'imaginaire du Négro-africain. Du rapport totémique avec les premiers, il demeure évident que les vertus thérapeutiques des seconds justifient, tant soit peu, cette proximité. La proximité que l'homme a avec les animaux amène I. M. Diakhaté (2024, pp. 12-43) à nous entretenir de la magistrale leçon du vivre-ensemble, de manière apaisée. En

évoquant la figure de Wuloo-le-Chien réputé être le fidèle compagnon de l'homme, l'auteur de *Wulakaamaa* fait voir que le chien est un infatigable médiateur. Il s'est évertué à impliquer tous ses congénères dans la recherche de solution à un malentendu qui pouvait vite se régler grâce à une démarche préventive. Sauf que dans la logique du chacun pour soi, le cri de cœur de Wuloo-le-Chien ne fut pas entendu. Et le malheur qu'il avait prédit se réalisa, à la grande désolation de ses congénères. La lecture attentive de l'histoire montre que cette fois, Wuloo-le-Chien ne s'est pas orienté vers l'homme pour le sauver, mais vers les autres animaux pour les sauver de l'homme.

Pour les antivaleurs, on voit que ce qui relève du vice ne prospère que le temps de la maturation d'une action, pour finalement montrer que son édification n'a de sens que dans la mesure où l'échec de celui qui en est le porteur est appelé à renseigner ceux qui suivent ou ceux qui écoutent ou ceux qui sont appelés demain à suivre ou à écouter ladite histoire. C'est dans ce sens qu'A. Sylla écrit :

l'individu qui arrive à commettre une faute condamnée par la croyance savamment implantée en lui, ne peut manquer de ressentir une sorte de déchéance morale et religieuse, ou la menace d'un châtement, et peut même en perdre l'équilibre. Conscient de ce danger, il préférera respecter les interdits et exécuter les commandements. L'efficacité d'un tel procédé est supérieure à la surveillance exercée du dehors ; on peut tromper la vigilance d'un gendarme, on ne peut échapper à la force d'une croyance. (1994, p. 158).

A travers le conte, la société envisage de débusquer le mal, le vice en le faisant porter par un personnage dont

l'aventure est couronnée d'échec, voire de tragédie⁴. C'est ainsi que l'animal type dont les comportements sont aux antipodes de la convenance sociale est Buki-l'Hyène. L'avidité, la jalousie, la gourmandise, le larbinisme, entre autres vices, sont les traits de caractère de cet animal que les hommes ne souhaitent pas avoir dans leur environnement immédiat. En réalité, « on reconnaît la démarche veule de l'hyène même dans les ténèbres », dit la sagesse populaire. Le conteur, contribuant au processus de structuration de la société, ne manque pas, au-delà des valeurs qu'il promet, d'indiquer à chacun la place qui lui revient pour le bien de tous.

L'auteur de la *Crise de la socialisation au Sénégal* souligne que « L'éducation fait partie sans doute des préoccupations les plus vieilles des sociétés humaines et l'une des plus importantes parce qu'étant un véhicule et l'une des meilleures garanties pour une préservation et une perpétuation de valeurs, de traditions et de coutumes chez un peuple » (2010, p. 29). Ce constat tire son fondement dans les expériences et les trajectoires historiques de tous les peuples. Cette approche diachronique révèle quelque chose d'essentiel dans la marche de l'humanité : l'édification de l'homme. Ce travail se fait avec l'usage et la mise en scène des êtres-symboles.

Nous pouvons définir le symbole comme un objet animé ou inanimé qui fait appel de la part de l'homme une certaine attention qui manifeste une lecture critique, un déchiffrement. Ainsi, le rapport au symbole ouvre la voie à l'auditoire pour visiter un monde *autre*, dont le système de fonctionnement n'est pas loin de celui des hommes. Le monde des symboles participe d'une dynamique cathartique pour un changement de comportement chez l'auditoire. Les préoccupations heuristiques du conte font que le vraisemblable n'épuise pas le champ de la

⁴ Nous partageons cette position de l'auteur de la *Critique de la raison orale* : « Tout système éducatif est soumis à l'obligation de dessiner, ne serait-ce qu'en pointillés, le type d'hommes que la société veut promouvoir, ainsi que ceux qu'elle rejette, autrement dit, ses modèles et ses anti-modèles. L'histoire imaginée doit prouver la supériorité des premiers sur les seconds » (M. Diagne, 2005, p. 141).

narration. C'est ainsi que les personnages-concepts interviennent. Le cas de Vérité et Mensonge dans le conte éponyme de B. Diop (1962, p. 123 *sqq*) l'illustre parfaitement. Les personnages du conte évoluent dans un univers symbolique. Dans cette perspective, le conte se place dans le registre des paroles particulières fonctionnant sous le mode imagé et métaphorique. Son déroulement est scénique et se déploie dans une visualisation qui requiert de la part de l'auditoire un travail cognitif. C'est dans ce sens que

L'étude de la dramatisation, présente dans le conte, ne peut faire l'économie du contexte performanciel, ni se contenter à son sujet de simples notations marginales. Parce qu'il ne s'agit pas d'une réalité accessoire, [...] une mise en scène, pour autant qu'elle vise l'efficacité, est obligée de s'adapter aux exigences et contraintes qui en découlent. Ce sont, d'une part les circonstances particulières de temps et de lieu, et, de l'autre, le face-à-face partenarial du narrateur et des destinataires. (M. Diagne, 2005, p. 149).

L'utilisation des symboles ouvre un large éventail dans la réception du savoir transmis. Le conteur pénètre le réel et l'explore dans le but d'inviter l'auditoire à un certain travail de compréhension de celui-ci. En fait, le message que véhicule le symbole ne va pas de soi. Il est à contextualiser pour en saisir le sens véritable. Le conteur fait usage des stratégies cognitives appropriées et efficaces pour transmettre la leçon de l'histoire narrée. Avec le symbole et sa valence, l'esprit est conduit vers des strates supérieures et l'âme est éveillée et conduite vers le monde spirituel. Signalons que l'histoire contée ne vise pas à établir une vérité au sens où l'entend l'historien, mais à éclairer des choix et orientations de vies individuelles engagées dans le projet sociétal. Le conte devient ainsi une connaissance du

monde et de l'homme, comme le note M. Diagne (2005, p. 151) à travers la portée heuristique des quatre touffes de Kocc Barma Fall. Il indique qu'en fait chacune des touffes peut constituer la trame d'une histoire fonctionnant en régime autonome. Là apparaît le souci de perfection morale et de l'exemplarité comportementale pour l'insertion harmonieuse de la personne dans le tissu social. Tout le sens de ce propos de Mory Thiam selon lequel : « Toutes les sociétés sont régies par les normes qui dictent la conduite de leurs membres. Les normes peuvent être diverses et variées, mais chacune d'elles est applicable dans une circonstance déterminée et avec des objectifs clairement définis » (2021, p. 62).

A la fin de l'aventure initiatique de Hammadi dont les compagnons ont péri en cours de route, Kaïdara lui prodigue comme conseil ceci : « Retiens bien ce que tu viens d'apprendre et transmets-le de bouche à oreille à tes descendants, et qu'il en soit ainsi de tes descendants à leurs descendants. Tu le donneras comme un conte de cour à tes successeurs sur le trône, et comme un enseignement profond et pratique aux oreilles dociles et aux têtes chanceuses » (A. H. Ba, 1994, pp. 82-83). Il ne peut en être autrement dès lors que le récit lui-même se décline tout à la fois « futile, utile et instructeur⁵ ».

2. Le conte à l'épreuve de la révolution culturelle

Les temps nouveaux offrent des perspectives qui inscrivent l'homme dans une posture de rupture radicale avec le référentiel traditionnel. I. Fall signale dans ce sens : « Au Sénégal, comme dans beaucoup d'autres pays africains, l'heure est à la chasse aux repères, tout au moins c'est le sentiment de beaucoup d'éducateurs. Ce qui semble évident, c'est le fait que l'éducation des masses, au travers des appareils idéologiques, se

⁵ Cette recommandation de Kaïdara à Hammadi clôtüre le chemin initiatique dans la phase d'acquisition, mais aussi, elle montre la voie pour la phase de transmission.

fasse en rupture – et de jour en jour – avec leur passé, avec eux-mêmes. Autrement dit, ils s'éloignent toujours et progressivement de ce qu'ils supposaient être » (2010, p. 29). Si le passé est ce qui se confond avec la tradition en tant que ce qui mérite d'être transmis, son délaissement installe le sujet dans une confusion existentielle. Sans le passé, ou plus précisément sans un ancrage dans le passé, l'homme flotte et il est facile à perdre, il devient aliénable et aliéné. Sous ce rapport, l'analyse de Fall trouve toute sa pertinence lorsqu'il souligne que les peuples qui rejettent leur passé sont en rupture avec eux-mêmes.

Sous ce rapport, la rencontre de l'Africain avec les outils techniques comme le poste radio, le téléviseur et le téléphone portable a impulsé une nouvelle dynamique pour lui. L'irruption de l'internet n'a pas facilité l'arrimage à la tradition ancestrale. Signalons que la structure familiale classique s'est diluée dans une connectivité qui joue pour le compte de l'ouverture sans assurer un solide enracinement ontologique. Autrement dit, la découverte par le Négro-africain, des outils techniques, voire technologiques est un choc externe dont la conséquence est l'ébranlement de la structure sociale. L'aspect positif est que la société a opéré un réaménagement pour ne pas perdre totalement son équilibre. La société est bâtie sur un système de valeurs qui délimitent le champ référentiel des hommes en vue d'établir leur identité pour les différencier de ce qu'ils ne sont pas.

Si nous prenons la mondialisation comme un produit ou même un des signes les plus manifestes de la modernité, la dilution en son sein du fait culturel est un phénomène qui inquiète. D'ailleurs, l'inquiétude est d'autant plus tenace et justifiée que le gommage du référentiel culturel signe la mort spirituelle de l'homme. Parlant du progrès social dont l'Afrique noire semble être le théâtre, Pirzio-Biroli écrit fort justement : « Il s'agit d'un processus lent, mais au cours duquel chaque appauvrissement des liens structurels de solidarité, n'étant compensé en aucune manière, reste une perte sèche pour la

société. Ces changements introduisent les Africains dans un univers social plus hétérogène, moins sûr, plus instable, mais aussi plus abstrait et, par là, plus incompréhensible que celui fourni jusqu'à une date récente par la tradition » (1983, p. 54). Il ressort de ces lignes que le changement ne s'effectue jamais de manière brusque et spontanée, il s'opère en prenant le temps à l'échelle des générations.

Porter un regard critique sur la problématique du vécu social en Afrique noire dans l'époque contemporaine, revient à saisir les mutations qui traversent et affectent la société. Ainsi, l'étude de la morale dans la société africaine, nous met face à un problème qui invite à penser les tables de valeurs érigées qui pourraient sauver la communauté d'un désastre imminent. En effet, de l'avis de M. Towa, c'est de la rencontre entre l'Afrique noire et l'Occident que la première va faire face à la question identitaire : « Le problème de l'identité ne s'est posé en fait que parce que notre identité s'est trouvée aux prises avec une autre identité, que dans cet affrontement, notre identité a été ébranlée ou même est rentrée en décomposition » (2011, pp. 171-172).

Si on se met dans le champ de la modernité, au moment où de plus en plus on parle de postmodernisme et même de post-vérité⁶, nous pouvons signaler que tout un glissement s'est opéré par rapport à la place qu'il convient d'accorder au conte. Il fut un temps, c'était au clair de lune, autour d'un feu que les enfants, et même des adultes, se réunissaient pour écouter grand-père ou grand-mère qui revenait sur des histoires en sollicitant son répertoire mental, pour ne pas dire sa mémoire et accompagner

⁶ La modernité semble coïncider avec le projet de libération de l'individu, surtout à travers le travail des anthropologues et philosophes à l'image de Descartes qui édifie le *Cogito* au rang de postulat de base pour l'expression d'une vérité. Avec lui, celle-ci n'est plus l'œuvre de la collectivité, mais le produit d'un sujet qui explore, avec les ressources de la raison, le réel pour fonder en cette même raison la cohérence et l'évidence de ses arguments. Tout le contraire des sociétés comme celles africaines de l'époque traditionnelle dans lesquelles l'individu n'est tel que parce qu'arrimé à la logique communautaire. Le partage des valeurs sociétales et la participation à la construction d'un projet communautaire font de l'individu un membre actif qui ne saurait s'épanouir que dans sa propre communauté. Et celui qui participe de manière positive à la vie de la communauté devient un membre intégré et en même temps reconnu. Cependant, une certaine marginalisation pousse l'individu à courir le risque de ne pas être reconnu, voire combattu par la communauté.

les jeunes jusque tard dans la nuit. Rappelons ce récit du jeune Birago Diop dans *Les contes d'Amadou-Coumba*. A chaque fois que sa grand-mère lui demandait s'il dormait, sa réponse était en quelque sorte l'élément qui pouvait conditionner la conduite de celle-ci qui en cet instant même s'est octroyée le statut de conteur, mais un conteur qui conte en captant l'attention, en évoquant des personnages terrifiants et aussi des histoires qui poussent l'auditoire à sangloter parfois. En fait, ce qui attire l'attention c'est que la forme de la réponse qu'il donne décide du choix de la grand-mère. Dire qu'il dort alors qu'il écoute le récit de cette dernière revient, d'une certaine manière, à reconnaître que le récit est terrifiant et qui, par conséquent, aiguise sa curiosité tout en lui faisant peur. B. Diop de confesser : « Baké, tu dors ? Oui, grand-mère ! Tant que je répondais ainsi, grand-mère savait que je ne dormais pas, et que, tremblant de frayeur, j'écoutais, de toutes mes oreilles et de tous mes yeux fermés, les contes terrifiants où intervenaient les Génies et les Lutins, les Kouss aux longs cheveux⁷ » (1961, p. 9). Le conte, comme souligné plus haut, livre un enseignement sous le mode de l'imaginaire faisant intervenir des êtres surnaturels et des phénomènes extraordinaires. Pour le cas de Baké, la fascination l'emporte sur la peur.

Dans la société traditionnelle, la connaissance est de l'ordre d'une acquisition très rigoureuse et même sélective comme l'indique le Djeli de Djibril Tamsir Niane disant : « nous enseignons au vulgaire ce que nous voulons bien lui enseigner » (1960, p. 9). La pratique du conte, en Afrique noire traditionnelle, permet de voir que le statut de conteur n'est pas attribué de manière arbitraire. Le statut social n'est pas ici un critère pertinent pour l'individu d'être déclaré apte ou inapte comme c'est le cas pour la caste des griots. Dans *Les Gardiens du Temple*, en effet, Daba Mbaye laisse entendre : « Que dire de

⁷ Binta l'orpheline en allant à la mer de Dayane se trouva respectivement devant ces spectacles qui sortent de l'ordinaire : « d'un jujubier qui était en train de gauler lui-même ses fruits » (B. Diop, 1977, p. 179) ; « une marmite de riz qui se cuisait toute seule » (B. Diop, 1977, p. 180).

l'éblouissante Sâlabigué Fari, ma grand-mère ! Lorsqu'elle le voulait, sa parole pouvait faire couler les larmes et jaillir le sang. Sâlabigué ressuscitait le passé, le ramenait ici, maintenant, et pouvait ainsi faire que les hommes se dressent, combattent, vainquent et meurent même » (C. H. Kane, 1996, p. 94). Pour le cas du conte, nous pouvons dire qu'autour de la mémoire se cristallise deux tensions : la tension du mémorable et celle mémorielle⁸. Le mémorable est ce qui mérite d'être retenu, conté et archivé pour pouvoir faire l'objet de lecture et relectures contextuelles.

Que dire aujourd'hui de notre civilisation technicienne dans laquelle le discours même a cédé la place à l'image et que l'écran a effacé l'écoute ? De plus en plus, la chaleur humaine s'affaiblit de son intensité. Et que les gens *scotchés* à leur téléphone portable ne sont plus là à visiter ou revisiter le répertoire du conte. Mais est-ce une défaite de la tradition ? la réponse est non. En fait, là où il y a victoire de l'un, s'est que c'est la défaite de l'autre qui est constatée, consacrée même. Les tenants de la tradition peuvent s'engager dans la mutation socioculturelle pour accompagner les jeunes à travers ce qu'il y a de plus fondamental, c'est-à-dire l'école du conte.

A travers la finale qui vise plus spécifiquement à livrer un enseignement, ce qu'il y a de plus déterminant, c'est de voir la fonction didactique du conte. Cette fonction est d'une importance capitale, en ce sens que la société cherche par ce dispositif à mieux fidéliser la personne pour qu'elle s'engage dans son destin global. Avec l'irruption de la technologie, la société africaine a subi des mutations affectant son narratif. Cela a fini par reléguer le conte au second plan. Ce qui impacte la conservation et la transmission des valeurs. En fait, le téléviseur, l'ordinateur et le téléphone portable ont contribué au recul notable du conte dans le circuit social. L'hyper-connectivité qui

⁸ Mamoussé Diagne est convaincu que la société qui fonctionne sous le régime de l'oralité tend à opérer une sélection mémorielle dont l'issue est de consacrer un nombre restreint de figures héroïques.

en découle installe les hommes dans l'idéologie de l'urgence et de la rentabilité capitaliste. C'est dans ce sens que S. B. Diagne indique que

L'urbanisation a accompagné et continuera d'accompagner les processus de déterritorialisation à l'œuvre au sein de la sphère socio-culturelle. Cela veut dire une nouvelle évaluation donnant naissance à des nouvelles formes d'institutions socio-culturelles dont la plus importante est sans doute la famille. En attendant que cette évaluation aille jusqu'à son terme et que les institutions socio-culturelles dont elle est porteuse trouvent leur assise, l'on est dans une situation [d'entre-deux], une crise qui est de passage et dont le mot qui pourrait le mieux l'exprimer est celui de désarroi. (1992, p. 11).

Rien de positif ne saurait survivre dans une société du spectacle dont la force motrice est la consommation. Même la lucidité perd ses assises face à l'industrie de la distraction. Cette dernière offre des plaisirs pour mieux vendre ceux sommaires. Une certaine durée est de l'ordre de l'ennui. La joie promet le bonheur et la paix à condition que tout se passe dans l'instant qui manque d'épaisseur. Ce que P. P. Tendeng analyse avec minutie lorsqu'il parle de lieux distractifs comme les espaces de détente et les Casinos. Il indique que le rapport aux choses vendues se décline sous la forme d'une invite à s'engager sur une pente qui conduit vers le précipice dont on peinerait à sortir indemne. Il note à cet effet : « Il est temps de sortir du dangereux labyrinthe de bonheur où les industriels, les lobbys nous forcent d'entrer pour y bénéficier du bonheur qu'ils nous vendent dans des palaces et les boutiques de luxes. Ce sont des marchands de la mort et rien d'autre. Le bonheur ne se vend pas ni ne s'achète » (P. P. Tendeng, 2021, p. 21). L'auteur de *La crise de la culture*

de dire dans le même sillage : « L'industrie des loisirs est confrontée à des appétits gargantuesques et, puisque la consommation fait disparaître ses marchandises, elle doit sans cesse fournir de nouveaux articles » (H. Arendt, 1972, p. 265). Dans *La société de consommation*, J. Baudrillard nous invite à saisir que « La publicité est un des points stratégiques de ce processus. C'est le règne du pseudo-événement par excellence. Elle fait de l'objet un événement. En fait elle le construit comme tel sur la base de l'élimination de ses caractéristiques objectives. Elle le construit comme *modèle*, comme fait divers spectaculaire » (2006, p. 196). En fait, pour J. Baudrillard :

Une des dimensions caractéristiques de notre société, en matière de savoir professionnel, de qualification sociale, de trajectoire individuelle, c'est le *recyclage*. Elle implique pour chacun, s'il ne veut pas être réglé, distancé, disqualifié, la nécessité de « remettre à jour » ses connaissances, son savoir, en gros son « bagage opérationnel » sur le marché du travail. (2006, p. 149).

C'est ainsi que Ndoye attire l'attention sur ce qui pourrait se jouer derrière cette tendance à vouloir uniformiser les cultures sous le modèle occidental : « Il se pourrait, en effet, que ce qui se joue dans la mondialisation, au regard des mutations technologiques sur lesquelles elle s'appuie, et qui, d'une certaine manière, l'ont rendu possible, soit plus qu'un simple progrès technique, au sens usuel du terme, et plus qu'un simple épisode dans le devenir-monde du néo-libéralisme⁹ » (2003, p. 147).

⁹ Un tel regard critique est d'autant plus fondé que « De manière générale, l'Occident communique avec le reste du monde pour donner des leçons, disons imposer, quelque chose : une menace, une conviction, des armes... On peut dire que c'est du chantage. Il ne discute pas d'égal à égal avec ses interlocuteurs. [...] Ils sont corvéables et maniables à souhait » (P. P. Tendeng, 2021, p. 27). Lopes, dans sa fougue de l'appel à la souveraineté internationale des pays africains sous le joug du colonialisme, se voit sermonner ainsi : « Ma grand-mère me tira à l'écart, m'invitant à m'asseoir sur un escabeau dans sa cour, en plein cœur du quartier Poto-Poto. « Ainsi donc, papa tu veux, toi aussi, chasser les Blancs ?... Alors que nous ne savons même pas fabriquer une aiguille ! » » (H. Lopes, 2003, p. 32).

La fidélité à la tradition n'est pas une reprise mécanique du passé, mais une transmission de ce qui est digne de faire l'objet de conservation. Cette fidélité renvoie au travail intérieur auquel doit se livrer tout esprit pour concilier les pratiques traditionnelles à l'exigence de modernité. C'est par la culture que l'homme devient ce qu'il a à être, comme l'indique H. Marcuse :

L'homme cultivé est celui pour qui les vérités de l'humanité ne sont pas un cri de guerre mais un comportement. Ce comportement entraîne un savoir-vivre : il faut montrer harmonie et équilibre jusque dans les moindres actions quotidiennes. La culture doit pénétrer et ennoblir ce qui existe et non mettre quelque chose de nouveau à sa place. C'est ainsi qu'elle élève l'individu. (1970, p. 118).

Une telle vue n'est pas loin de la position de A. E. Kane lorsqu'il soutient : « Parodiant Bichat qui définissait la vie comme l'ensemble des forces qui permettent de résister à la mort, nous pourrions dire également que la culture c'est, pour un groupe, l'ensemble des forces qui lui permettent de résister à la nature et à d'autres cultures, si tant est que l'une comme l'autre sont susceptibles d'être une menace pour l'existence du groupe » (2015, p. 150).

Ce qu'il ne faut nullement perdre de vue, c'est la capacité d'adaptation de la culture grâce à un réservoir inépuisable de possibles. Le rappel des repères et leur ancrage dans le narratif qui soude et éclaire la communauté sont un combat de tous les jours. La génération actuelle communément appelée *génération Z* ou *génération Smart* en a véritablement besoin. Le fait de le savoir et de l'intégrer reviennent à ne pas perdre de vue que l'enfance est ce qui féconde l'âge adulte. La référence aux préceptes ouvre un fécond domaine pour la philosophie morale

qui porte un regard critique sur le comportement humain et ses réelles motivations. Cela nous conduit à ne pas forcément condamner les innovations technologiques de manière définitive. Le peuple pris dans son indifférenciation laisse émerger en son sein des corps et discours porteurs et promoteurs de pratiques aux antipodes des normes que la société est tenue de valoriser au risque d'être en contradiction avec ses propres projections. P. A. Fall indique à ce propos : « Il y a crise lorsque les valeurs convenables ne sont pas respectées. Il y a aussi crise quand les valeurs ne sont plus ou pas convenables. Une valeur est convenable si elle peut organiser une société de façon à satisfaire les bonnes exigences de ses membres et/ou promouvoir un meilleur idéal pour eux » (2022, p. 317). L'autorité est sensée veiller au respect scrupuleux des dispositifs réglementaires qui permettent à chacun de faire ce qui est attendu de lui. Pour D. Samb : « Toute société, si simple qu'elle soit, repose sur l'organisation du sens et ne vise que la communauté de sens. C'est pourquoi les sociétés humaines sont si fragiles et ne demeurent stables que pour autant qu'il n'existe pas, en leur sein, des discordes sur le sens » (2021, p. 94).

Le conte est plus qu'un jeu dès lors qu'il a un enjeu socio-culturel à travers le travail d'édification. Nous pouvons dire que le conte fait partie de ces jeux qui « accusent les préférences [et] prolongent les usages » des sociétés dans lesquelles ils se déploient (R. Caillois, 1967, p. 160). Pour édifier et rendre solides, voire durables les assises de la vie collective, la volonté générale, au sens où l'entend Rousseau, doit être le ferment qui lie, ce par quoi toute action individuelle qui pourrait déteindre sur la collectivité s'éclaire. En disant cela, nous ne pouvons occulter la portée essentielle de l'éducation et de la formation devant permettre aux citoyens de comprendre les enjeux du vivre-ensemble et la signification de leur participation à la vie collective dans un monde de plus en plus ouvert. Bref, il faut une éducation à l'universel en tenant compte des réalités

socio-culturelles du continent noir. Pour ce faire, il faut une lecture critique du patrimoine culturel, surtout les récits fondateurs afin de déplier et d'éclairer les silences et impensés de ces récits. L'auteur de *La nostalgie des origines* promeut une telle initiative en soutenant :

Le fait qu'une herméneutique aboutisse à la création de nouvelles valeurs culturelles n'implique pas qu'elle n'est pas « objective ». D'un certain point de vue, on peut comparer l'herméneutique à une « découverte » scientifique ou technique. [...] une herméneutique créatrice dévoile des significations qu'on ne saisissait pas auparavant, ou les met en relief avec une telle vigueur qu'après avoir assimilé cette nouvelle interprétation la conscience n'est plus la même. (M. Eliade, 1971, p. 108).

Conclusion

Dans cet article, nous avons exploré le conte comme discours social servant à éduquer dans les sociétés de l'Afrique noire traditionnelle. L'idée directrice qui fonde notre étude est que la vie en société, comme il ressort dans les contes, suppose l'observation des règles qui président à une cohabitation apaisée et harmonieuse. Les éléments qui assurent cela sont, entre autres, la solidarité, la reconnaissance mutuelle, le respect réciproque, la non transgression des interdits. C'est ainsi que dans l'univers négro-africain, le conte participe au processus de construction de la personne et de l'édification des valeurs éminentes de la société. Cela est en rapport avec le récit qui se déploie sous forme allégorique à travers les animaux, les êtres surnaturels pour instruire les hommes. Cette instruction accompagne la promotion des valeurs et la sanction qui découle du choix de ceux qui portent les antivaleurs.

Il nous faut signaler que le conte, en tant que discours social qui tente d'éclairer la marche de la communauté à travers l'aventure des personnages mis en jeu, participait à la mise en intelligibilité des réalités sociales en Afrique noire traditionnelle. Avec les mutations occasionnées par la rencontre avec l'Occident, les sociétés négro-africaines semblent délaier certaines pratiques. Une déconstruction/reconstruction est à envisager aujourd'hui avec l'irruption des nouveaux médias, surtout les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Le conte peut bel et bien se réadapter au contexte nouveau qui s'est implanté dans l'univers social du Négro-africain, bouleversant ainsi son univers mental. Les cultures négro-africaines présentent une inventivité innovante qui témoigne de leur force créatrice et d'adaptation. Tout compte fait, le processus d'emprunt et d'intégration des narratifs *autres* ne doit pas faire oublier la richesse de son propre patrimoine.

Références bibliographiques

Arendt Hannah (1972), *La crise de la culture*, Paris, Gallimard.

Ba Amadou Hampaté (1994), *Kaidara*, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes.

Ba Amadou Hampaté et Dieterlen Germaine (2009), *Koumen : Texte initiatique des pasteurs peuls*, Paris, Editions Ehess.

Baudrillard Jean (2006), *La société de consommation*, Paris, Gallimard.

Caillois Roger (1967), *Les jeux et les hommes : Le masque et le vertige*, Paris, Gallimard.

Dadié Bernard (1955), *Le pagne noir*, Paris, Présence Africaine.

Detalmo Pirzio-Biroli (1983), *Révolution culturelle africaine*, traduit de l'italien par Chantal Tardy-Panit, Dakar, Nea

Diakhaté Ibrahima Makama (2024), *Wulakaamaa : Le vivre-ensemble*, Dakar, Elma.

Diagne Mamoussé (2011), «Logique de l'écrit, logique de l'oral», *Critique*. n° 771-712, pp. 629-638.

Diagne Mamoussé (2005), *Critique de la raison orale : Les pratiques discursives en Afrique noire*, Paris, Karthala.

Diagne Mamoussé (2006), *De la philosophie et des philosophes en Afrique noire*, Paris, Karthala.

Diagne Souleymane Bachir (1992), «L'avenir de la tradition », Momar-Coumba Diop (éd.), *Sénégal. Trajectoires d'un État*, Edition électronique : CODESRIA, <http://www.codesria.org/IMG/pdf/diagnetrajettetat.pdf>

Dibi Augustin Kouadio (1994), *L'Afrique et son autre : La différence libérée*, Editions Strateca diffusion.

Diop Birago (1962), *Les contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine.

Diop Birago (1967), *Les nouveaux contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine.

Diop Samba (2011), *Oralité africaine : Entre esthétique et poétique*, Paris, L'Harmattan.

Eliade Mircea (1963), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard.

Eliade Mircea (1971), *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard.

Fall Iba (2010), *Crise de la socialisation au Sénégal : suivi de réflexions sur les ontologies bambara et peuls*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal.

Fall Marouba (2016), *La collégienne*, Dakar, Neas

Fall Papa Abdou (2022), « Crise des valeurs et éducation », *Akofena*, 3(005), 315-324. <https://doi.org/10.48734/akofena.n5v3.28.22>

Iniesta Ferrán (1995), *L'univers africain*, Paris, L'Harmattan.

Kane Abdoulaye Elimane (2015), *Penser l'humain : La part africaine*, Paris, L'Harmattan.

Kane Cheikh Hamidou (1996), *Les Gardiens du Temple*, Abidjan, NEI.

La Fontaine (2006), *Les Fables*, Paris, Hachette.

Lopes Henri (2003), *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*, Paris, Gallimard.

Marcuse Herbert (1970), *Culture et société*, Paris, Editions de Minuit.

Ndaw Alassane (1997), *La pensée africaine*, Dakar, Nea.

Ndoye Bado (2003), « Cultures, traditions et identités : Le différentialisme à l'épreuve de la mondialisation », *Ethiopiennes*, n° 71, pp. 147-163.

Niane Djibril Tamsir (1960), *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine.

Samb Djibril (2021), *L'heur de philosopher la nuit et le jour (2019): Qu'il est difficile de rester humain*, tome 5, Dakar, L'Harmattan-Sénégal.

Sylla Assane (1994), *La philosophie morale des Wolof*, Dakar, Ifan.

Tendeng Prosper Plongo (2021), *Pères noirs en pays blanc*, Paris, L'Harmattan.

Thiam Mory (2021), *Les fondements de la violence politique*, Paris, Hermann.

Towa Marcien (2011), *Identité et transcendance*, Paris, L'Harmattan.